

CAROLE AUBERT

ENTRAILLES



Carole Aubert

Entrailles

© Carole Aubert, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5817-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Merci à tous les sursauts du destin, les rencontres, les vivants et les disparus qui m'ont permis d'explorer et d'exhorter mes plus profonds ressentis émotionnels.

Merci plus particulièrement à ma famille et mes amis de toujours et de maintenant, pour qui mon amour demeure inconditionnellement éternel.

Avant-propos

Les souvenirs de mes premiers textes prennent corps à l'adolescence, j'avais quatorze ans et ma grand-mère venait de s'éteindre.

Bien que pratiquant le dessin et le chant, j'ai éprouvé un besoin viscéral de m'exprimer par l'écrit pour exorciser ma profonde tristesse.

Naturellement j'ai saisi un cahier d'école et en une demi-heure j'avais fait jaillir les mots les plus justes à ce moment précis et ne les ai jamais retouchés.

Après toutes ses années, mon mode opératoire dans l'écriture de poèmes n'a jamais vraiment différé de cette première fois : l'émergence d'un mouvement émotionnel résilient qui me dépasse semble en être la source.

Aujourd'hui les mots sont parvenus jusqu'à ces pages, chacun en sa place ne saurait en remplacer un autre, je les souhaite aussi proche que possible de ma vérité et de ma sincérité spontanée.

Nature et Divagations

Sentinelles

La lumière crépitait sur les cimes,
Scintillant les flocons au-dessus des glaces luisantes, soulevés comme des
plumes dans le souffle court et haletant des vents froids
Tournoyant, envolés, élevés, au-dessus de nos têtes vers nos cœurs, nos cheveux,
frôlant nos mains et nos robes bleues.
Conifères et mélèzes cabraient légèrement leurs branches sous le poids
cristallisé.
Fondant sur les épines glacées avec la fougue d'une armée, renversant,
bouleversant mes blessures exhortées et ces chants entremêlés vers le ciel,
dirigés, troublant mes croyances assurées et rassurant mes troubles serrés.
Bienveillances élancées vers les affections éplorées qui se regardant tendrement
nous atteignent abyssalement.
Remerciant la cohésion et l'aurore des sens, s'inclinant amicalement à
l'attachement des autres
Laisant dans l'air, en suspension dans la brise du soleil couchant l'éventualité
des sentinelles survolant, moins inquiets, les hommes de notre temps.

Charrier le blé...

Charrier le blé et la plaine, vibrer sous la brise de la veine.
Etait-ce hier ou il y a 3000 ans ? Tout semble être figé et pourtant.
Le rayon d'or de l'éternité rêvée s'articule fébrilement
Jusqu'à frôler l'épiderme de ce lit craquelé.
Depuis longtemps le ruisseau a cessé
La chute nuageuse s'est dissipée par-delà les temps
Les déserts chevauchant leur plus bel attribut
Engloutissent tel un ogre affamé les moindres fibres graminées.
Les fossiles d'herbage jonchent le limon oublié.
L'usure gainée dans sa pérennité acidifie les rivages persistants
Et sculpte inlassablement les reliefs des contrées suivantes.
La désolation assise sur le puzzle de terres brûlées, la mèche frisée et le sourcil
tombant,
Ressasse ses actes manqués prostrée devant l'arrogance de la roche saillante
Brandissant résolument les étendards de la poussière régnante.

Faits divers

Assourdissement du piaillage incessant de l'oiseau pris

Assassinat de l'araignée dans les crocs acérés d'une semelle crantée

Arrachement méticuleux et lent des ailes de la mouche

Claquement contre le mur pour une estampe de moustique

Cheminement de la bave jusqu'à l'escargot broyé

Croassement interrompu du crapaud dans les phares aveuglants

Les îles silencieuses

Les îles silencieuses crient leur isolement au milieu des mers, balayées par les halètements venteux et les ressacs, visitées au gré des petits canots de bambous drainant vivres et convives au banquet de leur solitude.

Ecrasées tantôt par le soleil salé, tantôt par les pluies torrentielles, les végétations y sont luxuriantes et hostiles sur ces atolls de rêve et de cauchemar, dévorant les espaces de nos paupières plombées de lumière.

Mystiques et envoûtantes, les songes y sont brulants et euphorisants, on y devient fou hurlant.

Moustiquaire au vent, me réveillant abîmée de sommeil troublé, les grands démons de mon affect continuent de me hanter.

Au milieu de rien et de tout, magistrales et terriblement minuscules, elles offrent impuissantes leur chétive ombre de palmiers et leur couleur turquoise de mer chaude.

Les coques de fruits séchées et rongées par la mer voguent tels nos cavernaux désirs, selon la volonté du courant pour échouer creusées et noircies sur le sable blanc.

Face à soi, à l'horizon, à la vie, à l'univers, elles nous rendent à nous-mêmes, à nos cassures et nos fougues en suspension, factures de nos vies lourdes de non-sens.

Transit de nulle part vers le lieu du « je ne sais pas » et du « je ne sais plus ».